

XYZ. La revue de la nouvelle

Trompe-l'oeil

Pierrette Laperle



Numéro 65, printemps 2001

Toiles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4089ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laperle, P. (2001). Trompe-l'oeil. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (65), 29–31.

Trompe-l'œil

Pierrette Laperle

J'étouffe. Depuis des années, ça n'arrête pas de m'étouffer...

Je pars. Je m'en vais demain, à l'aube. Les mains vides. Arrivée pleine, je repars vide. Vidée.

J'emporte l'essentiel. Mon regard accroche sur mes tableaux — des étapes de notre vie ensemble — les violettes éclatantes dans la lumière du matin, les robes aguichantes — pour sa promotion — qu'il avait choisies. Je fais le tour de la maison pour mesurer sa trahison, calculer ses pertes, une brèche dans sa sécurité domestique et civile. Il me portait comme une fleur à sa boutonnière, qu'il arrachait et froissait chaque fois qu'il chavirait entre des draps frais, vierges...

J'ouvre les placards. Des odeurs de mélilot, de foin fraîchement coupé. Des bottes de fleurs séchées. Du vinaigre parfumé à l'estragon du potager que je cultivais pour ses papilles de fin connaisseur. Notre chambre à coucher tissée de mauve, d'ocre et de vert. Des dentelles crochetées à même mon âme, ma peine, les nuits où je l'attendais...

Mon cœur a cessé de battre comme un fou. Ici même dans ce sanctuaire paré pour nos rituels amoureux, il est venu avec une autre, un soir. Et combien d'autres... Des écorchures dans ma naïveté, mon amour. Mon orgueil. J'étouffe. De rage... de peine...

Je lui laisse tout. Ne rien quémander. Recommencer à neuf. Oublier qui je suis. Cacher tous les miroirs. Me (re)faire. Arrêter la production d'images pour plaire, séduire. Arrêter de (me) faire du cinéma. Je tournais sans public. Je tournais à vide. J'ai tant tourné. J'ai perdu le nord. La direction. Déboussolée.

Je lui laisse tout. Tel quel. Un tableau fixé au mur. Je touche du bout des doigts les boiseries blondes comme du miel, décapées, frottées, cirées par moi. Le fauteuil au tissu safran déniché dans un marché aux puces. Retapé par moi. Son havre de paix

après ses quêtes et conquêtes. Une petite huile jaune de Van Gogh sur le mur bleu faïence — que je lui avais offerte. Je laisse mon peignoir de ratine humide, pendu à la porte de la salle de bains, mes crèmes, mes lotions comme si j'allais rentrer... Je mouds son café, je mets le couvert, des fleurs fraîches sur la table comme si j'allais le retrouver bientôt. Une maison vivante. Bientôt morte d'absence.

Sac au dos, je ferme, pour la dernière fois, la porte de la maison. Le lilas m'accable de son venin parfumé. Le soleil boude au fond du jardin. Je pars sans trace d'encre détrempée par mes larmes sur la table de la cuisine. Quoi écrire ? Des phrases assassines, des mots-victimes ? Des mots-excuses ! Des mots-pardons ! Comment mettre un point final à ce qui n'a jamais commencé ? Je perds le fil de mon histoire. Ma vie ne tient qu'à un fil...

Je suis loin maintenant... Depuis des heures, je roule. Vers un horizon en fuite. J'arrêterai lorsque je serai fourbue, prête à m'évanouir, que je tomberai lourde comme un sac dans un motel sur le bord de la route. Je me regarde dans le rétroviseur. Mon image s'estompe. Je disparaïs peu à peu de ma vue.

Les larmes roulent. Je continue de rouler. Le soleil se dégonfle à l'horizon. Une vie de levers et de couchers de soleil. Des aubes roses et des crépuscules de feu : de brefs instants qui ne dureraient pas.

J'ai dormi toute la nuit au fond d'un lit anonyme. Je ne me souviens pas d'avoir quitté la voiture après des heures de conduite, le regard fixé sur un horizon sans fin pour glisser dans un sommeil que j'aurais voulu éternel.

J'ouvre les yeux sur des murs jaunis, gonflés, lézardés ; des tentures déchirées, délavées. J'ai dormi dans un motel abandonné, d'un bleu ravagé, fermé depuis longtemps. Un désert. Des herbes folles, des fleurs sauvages ont envahi un square jadis habité de tables et de parasols. La route devant est impraticable, éventrée. L'enseigne au néon me fixe de son œil borgne. Pas d'eau pour me laver...

J'entends le chant d'une chute d'eau au loin. Un torrent de larmes se met à couler, intarissable comme une rivière sans fin.

Je m'apaise, je m'écrase au soleil, appuyée au mur décrépi du motel. Ma voiture a disparu.

Un champ jaune soleil, comme ce tableau sur le mur bleu faïence de la maison, ondule sous le vent. Des montagnes mauves, au loin. Seule. Je suis seule au monde. Des ondes de paix avancent vers moi, m'enveloppent de leurs rondeurs comme des seins gonflés de lait. J'ai soif. Je me laisse bercer. Le champ de blé me tend les bras, m'ouvre son ventre : les épilobes, les salicaires, les asclépiades me caressent le bout des doigts, me saluent. Joyeuse, légère comme une plume, je flotte au-dessus de la clairière...



Dans une galerie d'art, un tableau jaune éclabousse un mur blanc. Un homme courbé, plié sur lui-même, plisse ses yeux humides. Une femme danse au-dessus d'un champ, au-dessus d'une maison au toit béant sur une chambre à coucher spatulée de mauve, d'ocre et de vert fanés par l'absence.